



CYRILLE FLEISCHMAN

RIVERAINS RÊVEURS DU MÉTRO BASTILLE

LE DILETTANTE

LE LADY
STUDIO
MME
LLES
UES

Cyrano 4^e Roquette



74



Extrait de la publication

Cyrille Fleischman

*Riverains rêveurs
du métro Bastille*

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : photo Jean Fargeas (D.R.)/B.I.F.I.

© le dilettante, 2007

ISBN 978-2-84263-246-5

À Danielle

Entre le cinéma Saint-Sabin et le cinéma Saint-Paul

Il y avait un cinéma, un cinéma seulement, que fréquentaient les Statisch (les Statisch de *Statisch, hommes et dames*, une boutique minuscule et invisible, située à un endroit où même une boutique grande et tout à fait visible n'aurait pas eu beaucoup de clients en ces années-là), il y avait un cinéma donc qu'ils fréquentaient : le Saint-Sabin, à côté de chez eux.

Pour Jacques Statisch toutes les autres salles de Paris manquaient de chaleur humaine. Ou bien, disait-il encore, ce qu'on y donnait *valait zéro question bon cinéma*.

Il ne voulait même pas marcher jusqu'au Lux-Bastille qui pourtant n'était pas loin.

D'ailleurs, il ne fréquentait pas non plus les salles du faubourg Saint-Antoine, ni celle

au début du boulevard Richard-Lenoir qui toutes étaient proches. C'était dire qu'à une cousine de madame habitant près du grand cinéma Saint-Paul et qui leur proposait parfois de venir en famille rue Saint-Antoine, Jacques Statisch répondait en mettant son doigt sur le front, signe universel de la folie.

Le Saint-Sabin, encore une fois, était le seul cinéma qu'il voulait connaître à Paris.

Le Saint-Sabin, rien que le Saint-Sabin!
Juste à côté.

Sa femme, elle, était attirée par l'inaccessible cinéma de la cousine. D'autant qu'il y avait là-bas des attractions avant le film.

Mais lui restait inébranlable, il était d'une fidélité exemplaire au Saint-Sabin. *Primo*, parce que la proximité de la petite salle lui interdisait d'aller ailleurs, *secundo* parce que c'était comme ça, et *tertio*, parce qu'il l'avait décidé.

Aussi, quand ce vendredi matin, sa femme lui annonça que demain soir, ils iraient peut-être, quand même, *pour une fois*, au cinéma Saint-Paul avec la cousine de la rue Saint-Antoine qui en avait fait une question d'honneur, Statisch commença par ne pas répondre.

Il balaya seulement de la main des poussières dans le rayon chaussettes qu'il inspectait, avant de se retourner pour taper sur le comptoir et dire : « Pas question ! »

– Pourquoi tu fais jamais rien pour me faire plaisir ? insista madame.

– Parce que demain, il y a un film qui m'intéresse au Saint-Sabin. Voilà pourquoi.

Il expliqua alors plutôt gentiment :

– J'ai vu les affiches, c'est une sorte de Tarzan, en mieux. Va avec ta cousine pleurer ou rigoler à l'autre bout de Paris si tu préfères, mais moi demain j'irai voir le film du Saint-Sabin.

Ce fut à ce moment qu'entra Alex Nachwelt qui approuva la phrase :

– Exactement ! En plus, c'est sûrement mon gendre qui travaille pour *ce film-là aussi*, allez-y de ma part en bonne santé !

Statisch fut surpris. Son voisin – un veuf qui s'occupait d'une maroquinerie avec une vendeuse à mi-temps et qui avait ainsi la possibilité de se promener –, son voisin d'à côté donc, venait parfois pour raconter pas grand-chose ; mais là, Statisch le prit au sérieux. Il abandonna les boîtes de chaussettes qu'il pensait répartir autrement et se

dégagea du comptoir pour se rapprocher de Nachwelt.

– Qu’est-ce que vous avez dit, Alex, au sujet de votre gendre et du film du Saint-Sabin?

Il se reprit, intéressé :

– Votre gendre, c’est un artiste? Il joue quoi? Un des explorateurs qu’on voit sur les photos dans le film de cette semaine?

– Non, c’est un comptable avec diplôme, répondit Nachwelt avant de s’asseoir sur une des petites chaises près de la porte.

– Un comptable dans la jungle?

– Mais non, il est comptable dans la société qui fabrique les bonbons que vous voyez dans la publicité à l’entracte, soupira Nachwelt. À quoi vous avez la tête, Jacques, aujourd’hui? Bon, c’est pas tout ça, je venais vous demander un petit service.

Il ajouta, rigolard :

– On en parlera tout à l’heure. Pour le moment, je me repose chez vous une seconde, parce que j’en ai assez de me reposer chez moi. Je vous embête pas au moins? Prenez votre temps. *Travaillez, travaillez...*

Déçu, Statisch repartit à ses rangements.

Alex Nachwelt, lui, ne disait plus rien. Il avait étendu ses jambes, méditatif. Au bout

d'un moment, Statisch demanda sans se retourner :

– Quel genre de service vous vouliez exactement, Alex ?

Sa femme, de son côté, remarqua pour elle-même, à haute voix :

– De toute façon, aujourd'hui, qui n'a pas de soucis ?

Statisch se tourna pour lui jeter un regard pas content.

– Dites-moi Alex, insista-t-il en faisant quelques pas vers Nachwelt, dites-moi en quoi je peux vous aider ?

Nachwelt replia alors ses jambes sous la chaise et calmement se mit à expliquer :

– C'était justement à propos de mon gendre – celui qui travaille dans les bonbons – que je voulais vous poser une ou deux questions.

Il s'interrompit en jetant des regards autour de lui, comme s'il voulait être sûr que tout cela fût confidentiel.

– Voilà, poursuivit-il, lui et ma fille vont peut-être déménager bientôt pour venir à côté. Je leur ai trouvé un studio presque au-dessus de ma vitrine, et je voulais savoir : qu'est-ce que vous pensez du quartier *le soir*, vous qui habitez là ? Moi, je travaille ici, mais,

pour habiter, vous savez bien que j'ai pris un logement vers la Nation, dans une rue avec des gens si bien élevés qu'on pourrait dire que c'est le VII^e arrondissement pour ministres et grande noblesse si c'était pas seulement le XII^e arrondissement. Bon, en résumé, je vous demande si, à votre avis, c'est bien ici, pour habiter? Parlez-moi franchement, parce que j'ai encore la possibilité de leur trouver un bail ailleurs.

Statisch qui avait la tête au cinéma ne s'attendait pas à ce genre de question. Le doute sur le quartier évoqué par le maroquinier le prit à froid. Bien sûr qu'ici, entre, d'un côté le boulevard Richard-Lenoir et de l'autre côté, le boulevard Beaumarchais, c'était un endroit formidable! D'abord parce que lui y avait fait sa vie; ensuite, parce qu'un autre quartier ne pouvait rien avoir de mieux qu'un cinéma comme le Saint-Sabin où l'on ne jouait que des bons films.

Ce fut tout ce qu'il répondit, mais Nachwelt étendit de nouveau ses pieds, et revint à la charge :

– Vous savez, mon gendre, c'est un jeune. C'est pas la même génération que vous. Lui et

ma fille, ils veulent pas se loger n'importe où, n'importe comment.

Statisch fronça les sourcils. En somme, c'était comme si le voisin était venu proclamer que lui et sa femme vivaient dans un désert.

– Votre gendre... votre gendre, il mérite peut-être même pas d'habiter ici ! répliqua-t-il, vexé.

– Pourquoi vous dites ça ? demanda Nachwelt en repliant ses pieds sous la chaise.

Statisch était gêné maintenant. Il avait trop réagi. Aussi, quitte à improviser, il improvisa philosophiquement :

– Je disais que... je disais que la plupart du temps, les gens méritaient pas d'habiter où ils étaient. C'est-à-dire qu'ils méritaient rien de spécial en somme, mais que, pourtant, la vie leur donnait ce qu'ils avaient pas mérité, parce que la vie c'était le destin... voilà ce que je disais à peu près. C'était pas contre votre gendre à bonbons de cinéma. C'était à propos du *destin en général*.

Mais du côté Nachwelt, les choses ne passèrent pas, car sur le terrain du *destin en général*, il était aussi fort que Statisch. Peut-être plus même, parce qu'il avait une vendeuse contre qui s'entraîner les jours où il ne venait pas

faire la conversation ici. Il répliqua donc par un tir direct :

– Jacques, faites pas le ministre avec moi, quand je vous demande des choses précises ! Aujourd’hui, pour ma fille et mon gendre, le destin, il a deux noms qui sont dans l’annuaire officiel du téléphone. Et ces deux noms c’est : moi et le gérant qui va peut-être faire le bail ! Vous me raconterez les choses *en général* dans un autre discours. Je m’en vais. Portez-vous bien.

Nachwelt se leva de sa chaise. Il avait eu tort de venir poser des questions. Il irait demander simplement à la concierge ce qu’elle pensait du quartier, question bruits à la sortie du cinéma d’à côté, et aussi question possibilité de stationnement la nuit. Questions pratiques, en somme. Il s’apprêtait donc à repartir, quand Mme Statisch l’interpella :

– Faites pas attention à mon mari ! lança-t-elle. Il ne parle que de ce qui l’intéresse, et ce qui l’intéresse *seulement* dans la vie c’est le programme du cinéma d’à côté. Vous parlez d’un programme d’avenir ! Demandez-moi à moi plutôt pour ce que vous voulez savoir. De toute façon, vous pouvez dire à vos enfants que le quartier est très bien pour habiter.

Nachwelt se retourna pour approuver. Ça, c'était positif. Il attendit la suite, apaisé.

– Un quartier formidable, poursuivit-elle. Croyez-moi, c'est parfait. Qu'ils ne se fassent pas de soucis ! Vos enfants sont jeunes en plus, ils marchent mieux que nous, ils pourront aller sans problème rue Saint-Antoine au cinéma Saint-Paul où il y a de bonnes attractions avant le film. Ils seront pas obligés d'aller au Saint-Sabin d'à côté. Enfin, pas toutes les semaines.

Nachwelt secoua la tête. Décidément il n'aurait aucune réponse aux questions essentielles ici ! Il sortit sans même lâcher un au revoir.

La femme de Statisch en le regardant s'éloigner, soupira alors :

– On dirait que dans ce monde, les gens s'intéressent juste à *leurs* petits problèmes.

Aventure dans le IV^e arrondissement

Au Lux-Bastille, le film que venaient de voir Boris et Odette Nachdem – une production en couleurs basée sur une aventure authentique dans des forêts et des savanes, avec, en alternance, des mers éternellement bleues –, ce film donc se terminait par quelques lignes retraçant le destin réel des personnages. On avait pu voir ainsi défiler, en noir brillant sur fond de parchemin beige rosé, les mentions finales :

« Le véritable Sergent Willy F. a fini sa vie dans son village natal de l'Ontario (Canada), toujours célibataire, mais entouré de l'affection des siens ;

– La véritable Barbara est décédée en mai 1953, après son retour à Milan (Italie) ;

– *Le vaillant capitaine Yankel P., de la Brigade parisienne de la Jungle aéroportée a été, lui, mangé par erreur par un lion, suite à un incident au cours de son voyage de noces après son remariage avec la véritable Margarita... »*

Enfin, le genre de précisions historiques qu'on pouvait trouver dans le générique d'une telle œuvre en Technicolor. Et Boris Nachdem était resté sous le charme, d'autant que la musique du film, avec les cent soixante-quinze violons et les trente pianos de l'orchestre hollywoodien, était formidable.

Il était ainsi heureux de sa soirée, à la différence de madame qui, elle, semblait n'avoir rien trouvé de spécial à cette histoire compliquée.

Elle venait même d'affirmer en traversant la place de la Bastille en direction de la rue Saint-Antoine, et donc du IV^e arrondissement en face, que plus jamais – plus jamais ! – elle ne se fierait au goût de son mari. Ils auraient dû aller au cinéma Saint-Paul voir Michèle Morgan en noir et blanc, au lieu de ces idioties au Lux-Bastille.

Un film intelligent, triste, sentimental, profond, celui du cinéma Saint-Paul. Et il faudrait attendre maintenant jusqu'à dimanche

prochain après-midi pour voir enfin quelque chose de bien. Quelque chose qui ferait oublier une vie déjà comme ci comme ça, en compagnie d'un homme qui préférait les films d'aventures aux vraies histoires d'amour.

Jusqu'à dimanche après-midi... avait-elle repris en soupirant.

Surpris, Nachdem s'était arrêté pour se tourner vers madame, en dépit de la circulation. Ne venait-il pas d'entendre « *dimanche après-midi?* », une erreur sans doute, car ce dimanche après-midi-là il avait autre chose à faire, elle savait bien!

Oui, et quoi? avait-elle demandé en le poussant vers le trottoir.

Quoi? Mais il lui avait dit cent fois, mille fois! Il avait rendez-vous avec son patron de province pour la nouvelle gamme de couleurs maison. À trois heures à la République, à l'Hôtel Moderne où le patron descendait toujours quand il était à Paris... Voilà.

Pas question! avait tranché Mme Nachdem au moment où ils arrivaient à l'angle de la rue Saint-Antoine. Pas question : dimanche à trois heures *on serait* déjà au cinéma depuis une demi-heure. Est-ce qu'il ne se souvenait pas qu'il avait promis – promis! – que pendant ce

mois de janvier qui venait de commencer (le mois de son anniversaire à elle!) on irait deux fois par semaine voir un film : mercredi soir et dimanche après-midi? Est-ce qu'il s'était trompé en promettant ou est-ce qu'on était à l'avant-veille d'un possible divorce?

Là, il avait souri : elle exagérerait...

Bon, il se rappelait très bien la promesse. Simplement, ce serait la semaine prochaine qu'on retournerait voir un film. Pas ce dimanche après-midi. Il y avait des choses plus importantes que pleurer ensemble au cinéma Saint-Paul, quand on était représentant d'une marque de pots de peinture et que le patron venait à Paris dimanche pour un après-midi de travail! C'était logique à comprendre, non?

Eh bien justement, Mme Nachdem n'avait pas envie de comprendre! Et alors qu'ils marchaient plutôt tranquillement et qu'ils étaient déjà presque à la hauteur de la statue de Beaumarchais, elle lâcha le bras de son mari.

Il ne tenait pas promesse? Alors qu'il se considère maintenant – à l'instant – comme en apprentissage de solitude avant divorce! Qu'il marche seul. Elle n'avait plus rien à voir avec un homme sans parole! Rien.